Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 2 (1914)

Heft: 18

Nachruf: Mlle Louise Cornaz

Autor: E.S.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sont restés neutres; mais le grand organe démocratique, le *Journal de Genève*, a clairement manifesté dans une série d'articles la sympathie personnelle d'un de ses rédacteurs pour notre cause. Ne couvraient donc nos murs de leurs « Non » éperdus que la poignée de ceux que l'institution nouvelle gênait dans leurs habitudes et dans leur égoïsme, et qui ont spéculé avec raison sur la puissance de l'indifférence et des préjugés pour entraîner les masses derrière eux. Tout ceci est certainement réconfortant à constater. Et ce n'est pas un des moindres résultats de cette campagne que d'avoir entendu M. le Conseiller d'Etat Rosier, Président du Département de l'Instruction publique, déclarer en séance publique qu'en tant que Conseiller d'Etat, il rendait hommage au travail digne et intelligent de l'Union des Femmes et de l'Association pour le Suffrage féminin.

Et puis, nous autres femmes, nous avons beaucoup appris durant cet inoubliable mois de mars 1914. Nous avons fait là, en organisant et en menant notre campagne électorale, notre éducation politique — fait duquel nous pouvons encore — ô amusante ironie — remercier vivement nos adversaires, qui voulaient nous borner à l'horizon de nos marmites! Et nous croyons aussi avoir prouvé à ceux qui ont fait partie avec nous de la Commission d'initiative que des femmes pouvaient travailler avec autant de zèle, d'ardeur, de persévérance et de conscience que des hommes, et que leur concours en matière électorale n'était pas à dédaigner. Nous avons fait imprimer 30,000 exemplaires de notre brochure, et 50,000 bulletins de vote. Ceux-ci, déposés régulièrement en Chancellerie, ont été envoyés à tous les électeurs, ainsi que notre brochure, et placés dans tous les lieux de vote. L'Union des Femmes a assumé l'énorme tâche de l'expédition : et c'était un spectacle peu banal que de voir des séances de couture transformées en succursales de bureaux d'expédition, chacune collant des adresses, pliant, encartant... pour la cause! Nous avons écrit à tous les grands partis pour leur demander de prendre position en notre faveur. Nous avons rédigé une proclamation qui a été affichée en ville et à la campagne, reproduite par les journaux, et pour laquelle nous avons obtenu 64 signatures de députés, conseillers nationaux, conseillers d'Etat, avocats, professeurs, négociants, juges prud'hommes, etc., etc., de tous les partis, de tous les milieux. Et enfin, ne pouvant malheureusement, faute d'un nombre suffisant d'orateurs inscrits, galvaniser par une campagne de conférences les habitants toujours un peu passifs et immobilistes des villages, nous avons du moins organisé pour le 3 avril, la veille du scrutin, une grande assemblée populaire en ville, sous la présidence de notre ami M. de Morsier, dans laquelle MM. Rosier, conseiller d'Etat (radical), Ody, conseiller national (indépendant), Naine, député (socialiste), et Marcel Guinand, député (démocrate) sont venus illustrer par leurs discours en faveur de la loi le fait que, de tous côtés, des mains masculines s'étaient fraternellement tendues vers nous.

Seulement, et nous le déclarons immédiatement, ce travail énorme, et dont nous sommes fières à juste titre, nous n'aurions jamais pu l'accomplir, faute d'expérience et de pratique, si nous n'avions été activement et efficacement aidées et conseillées par celui qui fut déjà notre infatigable défenseur au Grand Conseil : M. E. Nicolet, député. Sans lui, sans sa collaboration dévouée de chaque instant, sans son habitude des coutumes électorales, sans le poids de ses relations d'homme politique, nous n'aurions jamais pu mener campagne comme nous l'avons fait. Nous le disons ici, d'abord parce que nous tenons à lui témoigner toute notre reconnaissance; et aussi, et surtout, parce que nous avons vu dans notre constant travail en commun une preuve de plus que cette collaboration masculine et féminine pour l'œuvre publique, que nous ne cessons de réclamer, n'est pas une chimère, mais devient déjà une réalité.

Mais d'autre part, il est attristant — car il serait absurde de manifester uniquement au lendemain d'une défaite un optimisme béat — il est attristant de penser que, malgré tous ces efforts, malgré tous ces appuis, toutes ces recommandations de côtés divers, notre peuple, qui se dit, qui se croit éclairé, n'a ni su ni voulu secouer son inertie et sa routine en faveur d'une mesure aveuglante de justice et de bon sens... Si nous sommes fières de notre travail à nous, femmes, nous ne le sommes pas de l'intelligence et de la générosité de la majorité de nos concitoyens. Et cette impression, tant au point de vue strictement patriotique qu'à celui, beaucoup plus large, de la valeur intellectuelle et morale des masses populaires est la grande ombre de la journée du 5 avril.

...Et pour conclure, veut-on notre sentiment personnel? C'est celui, plus vif encore qu'auparavant, si c'est possible, de l'injustice révoltante qui exclut la femme de toute manifestation efficace de sa volonté. C'est le désir toujours plus passionné, toujours plus intense du suffrage... Samedi, à cinq heures, nous nous trouvions au cœur de la vieille ville. Les cloches annonçant l'ouverture du scrutin ont gravement, majestueusement, sonné aux tours de la cathédrale, appelant comme à chaque page de notre histoire tous ceux qui le peuvent à faire leur devoir à l'égard de la chose publique. C'était pour nous l'instant à la fois attendu et redouté, celui de la décision suprême sur une question d'importance capitale. Pourquoi nous en tenir à l'écart? N'aimons-nous pas notre cité? n'obéissons-nous pas à ses lois? ne sommes-nous pas fières du flambeau lumineux qu'est son nom dans l'histoire? ne défendons-nous pas sa renommée, tout comme les hommes? Pourquoi alors? pourquoi?...

Les cloches se sont tues aux tours de la cathédrale. L'acte essentiel du citoyen commençait. Et nous avons eu alors — et beaucoup de femmes avec nous — le cœur douloureusement serré.

E. Gd.

Souscription du "MOUVEMENT FÉMINISTE" pour la campagne en faveur de la loi sur les prud'femmes

Listes précédentes	*Fr.*	*251.80*
Une suffragiste de 86 ans	»	*10.—*
Incognito	»	*240.—*
Total	*Fr.*	*501.80*

La souscription est close. Nous remercions ici vivement tous ceux qui, par l'intermédiaire de notre journal, ont contribué aux frais considérables de cette première campagne électorale féministe.

Mlle Louise Cornaz

L'Union des Femmes du Canton de Vaud pleure un de ses membres les plus fidèles et les plus dévoués, en même temps qu'un de ceux qu'elle s'honorait le plus de compter dans ses rangs. Mlle Louise Cornaz, en littérature Joseph Autier, dès longtemps atteinte dans sa santé, mais à qui sa vigueur native semblait devoir promettre une longue résistance au mal qui la minait sourdement, est décédée le 11 mars, après quelques jours seulement de crise aigüe. Elle avait contracté la tuberculose, il y a une quinzaine d'années, en soignant un enfant du village de

Montet, et dans ce Vully qu'elle a tant aimé, pour lequel elle a tant travaillé, sa mort est un vrai deuil public. Un témoin oculaire écrit qu'au cimetière, où toute la population s'était rassemblée pour ses obsèques, les hommes comme les femmes pleuraient à chaudes larmes: ils sentaient bien, ces simples paysans, tout ce qu'ils perdaient en cette femme d'élite qui, mieux que personne, savait les comprendre. C'était pourtant une « mômière » et une abstinente, et cela en dit long!

Dans tous les domaines, elle s'est donnée sans compter, à la jeunesse surtout, s'occupant de l'Ecole du dimanche, de l'Union chrétienne des Jeunes Filles, plus tard de l'Espoir; membre de l'Union des Amies de la Jeune Fille, elle a placé nombre de jeunes gens des deux sexes. Les questions relatives à l'école publique la passionnaient : elle en sentait l'importance vitale pour le développement intellectuel et moral de notre peuple, qui était son grand souci. Aussi a-t-elle coopéré aux « Bonnes Lectures » et pris une part active à la multiplication des sociétés d'éducation et d'instruction populaires ; elle fut membre dès l'origine du Comité de la Fédération de ces sociétés. Le problème de la dépopulation de nos campagnes la hantait. Elle a été une des initiatrices du mouvement qui aboutit à la création du sanatorium populaire de Leysin. Déjà bien souffrante, elle s'employait encore l'an dernier à l'organisation de la journée cantonale de la petite fleur, en faveur d'un second sanatorium d'adultes. Elle avait fondé une section locale de Samaritains et soigné elle-même de nombreux malades, tout en prêchant la croisade pour l'hygiène et contre l'alcool, par la parole et par la plume.

Parce que si profondément et si intelligemment sociale, Mlle Louise Cornaz devait être féministe et le fut en effet. M. le pasteur Rittmayer, actuellement à Nyon, dont elle fut pendant de longues années une fidèle collaboratrice au Vully, écrit à ce sujet : « Rédactrice du « Bulletin féminin », elle travaillait à l'émancipation de la femme avec une conviction dépourvue de toute fièvre et tout inspirée de bon sens. Tout ce qui tendait au bien public la trouvait prête à payer de sa personne »... C'est cela même : le bien général comme but et l'émancipation progressive de la femme comme un des moyens de parvenir à ce but. On pourrait dire qu'à l'égard du féminisme Mlle Cornaz était de ceux qui prouvent le mouvement en marchant, car elle n'a pas été une théoricienne de ce mouvement ; elle a été, ce qui vaut mieux, une vivante incarnation de ce que peut une femme capable et dévouée. De tels exemples font plus pour l'avancement de la cause que beaucoup d'éloquents discours et de dissertations brillantes, car rien ne vaut en tout la leçon de choses. Nous ne croyons pas que devant Mlle Cornaz personne eût osé parler légèrement ou dédaigneusement de la femme et de son rôle dans le monde. Privilégiée de l'intelligence, de l'éducation, de la fortune, de la situation sociale, elle était d'entre les trop rares privilégiés qui se font pardonner leurs privilèges en les mettant généreusement au service de tous. Energique, active, optimiste, elle inspirait confiance et estime même à ceux qui ne partageaient pas sa manière de voir.

Dès 1905, le petit groupe d'Union des Femmes fondé à Château-d'Oex, qui se sentait bien éloigné des autres, formulait le vœu qu'un Bulletin des Unions pût être créé, servant de lien entre les divers groupes. A l'époque, c'était pour nos Unions peu fortunées une grosse question. Elle fut résolue à l'Assemblée cantonale de printemps de 1906 par quelques dons en argent et par l'offre plus précieuse faite par Mlle Cornaz de son temps et de ses capacités en qualité de rédactrice. Sous sa direction judicieuse, essentiellement pondérée en même temps que largement ouverte aux idées nouvelles, le « Bulletin féminin » a fait au sein de nos groupements d'Union des Femmes une œuvre éducative aussi excellente qu'elle était indispensable. Nous en demeurerons toujours reconnaissante à notre amie, nous souvenant qu'elle est restée à la brèche jusqu'au bout malgré de grandes souffrances. Le numéro de mars du Bulletin a été encore en majeure partie préparé par elle, et c'est le 6 au soir que nous recevions quelques lignes au crayon d'une écriture méconnaissable, — les dernières probablement qu'elle ait écrites, — nous priant d'achever... Combien peu cependant nous nous attendions à ce que l'irrévocable fût si proche ! E. S.

L'Ecole Montessori

L'éducation bien comprise inspire une foi presque générale; par elle on croit pouvoir aider au développement de l'individu, et lutter contre les tares mêmes héréditaires. Les enfants sont éduqués par leur famille et par l'école. Les enfants passent en classe, pour ainsi dire, la moitié de leur temps.

Malheureusement, l'école est trop souvent encore le lieu où l'on instruit seulement et non celui où l'on éduque. Trop souvent on cherche à meubler la mémoire des enfants, à leur donner un bagage de connaissances et non à leur former le caractère et à développer leurs facultés.

Pour accomplir cette œuvre d'éducation, il faut tout d'abord connaître l'enfant et les phases de son développement physiologique et psychologique. Cette base manque encore la plupart du temps.

Dr Maria Montessori s'est rendu compte de cette lacune. Comme médecin, elle possédait l'esprit de recherche indispensable et les connaissances nécessaires; elle s'est faite pédagogue pour pouvoir en chercher l'application pratique, et tout naturellement elle a commencé à s'occuper des jeunes enfants. Elle a créé à Rome ce qu'elle a appelé « les maisons des bambins ». Ces dernières se sont multipliées et ont été rapidement imitées à l'étranger[1].

J'hésite à donner le nom d'école à la « Maison des petits » qui n'a en rien l'apparence des salles de classes ordinaires. Si nous entrons dans la « Maison des petits » nous sommes frappés par son aspect riant, confortable et familial; c'est une chambre arrangée avec goût. Devant de petites tables, chacun ayant sa petite chaise, les enfants semblent absorbés dans leur travail. Quelquefois, doucement, l'un d'entre eux se lève et va reporter dans l'une des petites armoires qui sont contre le mur, le jeu auquel il était occupé et il en prend un autre ; d'autres fois une fillette entraîne doucement un ou deux de ses petits camarades dans un coin et là ils apprennent ensemble ou groupent les lettres qui font partie du matériel imaginé par Mme Montessori. Chacun est occupé pour son compte et ces activités qui se côtoyent ne se gênent nullement. Chacun parle doucement et rarement on entend la voix de la maîtresse. Les rôles semblent renversés ; ce n'est plus l'activité de l'institutrice qui détermine celle des élèves, mais bien l'activité de ces derniers qui détermine celle de la maîtresse.

On est si peu accoutumé à voir à l'école les enfants qui sont libres s'occuper sagement et avec persévérance que l'on se demande tout de suite par quel sortilège on a pu transformer

[1] L'Institut J.-J. Rousseau a ouvert, à Genève, il y a quelques mois, une classe genre Montessori.